



HAL
open science

Juin, mois des jardins. A propos des citadins

Colette Pétonnet

► **To cite this version:**

Colette Pétonnet. Juin, mois des jardins. A propos des citadins. Les Annales de la Recherche Urbaine, 1994, 64, pp.71-76. hal-00504106

HAL Id: hal-00504106

<https://hal.science/hal-00504106>

Submitted on 19 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JUIN, MOIS DES JARDINS

A PROPOS DES CITADINS

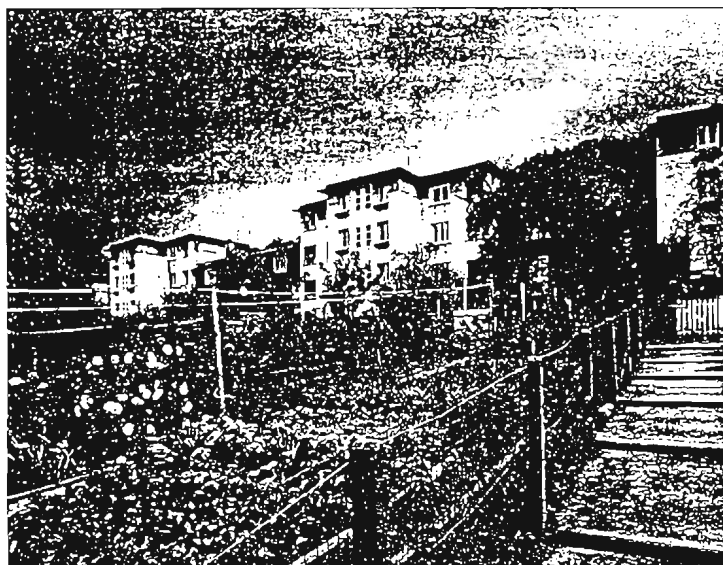
Colette Pétonnet

Les villes sont des artifices qui se sont toujours efforcés de symboliser l'univers, donc d'y intégrer, sous diverses formes, un peu de nature. Les rapports du citadin à la nature me paraissent un domaine aussi vaste qu'insuffisamment exploré et qui mériterait quelques incursions dans l'histoire si l'on voulait en saisir l'évolution. Il fut un temps, proche encore, où ces rapports étaient en grande partie fonctionnels pour l'ensemble de la société, y compris dans les villes. Mais on ne lave plus nulle part le linge à la rivière, et poules et chevaux ont disparu du fond des cours avec les écuries. Dire que les techniques éloignent chaque jour davantage l'homme de la matière ou que les animaux domestiques se réduisent à deux ou trois espèces devenues bêtes de compagnie, est d'une telle banalité que les faits sont acceptés dans leur évidence sans que l'on s'interroge assez sur leurs implications. Je m'interrogerai donc, dans une ébauche de réflexion permise par ces libres propos, sur ce thème que je réduirai à d'infimes proportions, en l'abordant du côté du végétal et en suggérant quelques angles d'approche. La recherche urbaine y trouvera peut-être quelque incitation.

On a tendance à penser la ville comme un univers immobile lourdement ancré au sol dont l'extension devient inquiétante. La stature et la densité du bâti s'imposent à la vue comme une réalité physique longue et coûteuse à remodeler. Et le souci urbanistique est d'endiguer, de structurer, d'empêcher la reproduction des excroissances anarchiques qui marquèrent l'âge industriel. L'inquiétude, par contre, provient de l'obstination de la mémoire humaine à entraver l'imagination. L'idée d'un territoire urbanisé dans sa quasi-totalité ne rencontre guère d'adhésion puisque les villes furent, depuis leur naissance vers le VI^e siècle (av. J.C.), partout et toujours entourées des campagnes.

On évalue aussi les agglomérations à l'aune des populations, toujours plus nombreuses, et venues de loin, en termes d'intégration, de logements à construire; car, si l'on ne construisait pas, celles-ci se masseraient aux portes dans des cabanes de fortune, comme elles le firent jadis communément, et récemment encore. Ce faisant, ces préoccupations, légitimes, empêchent d'imaginer la ville comme, d'abord, un espace de circulation, un mouvement perpétuel, l'entrecroisement incessant des orbites des gens qui vaquent à leurs affaires, qui emprun-

tent les rues, à pied et en voiture. Elles font aussi oublier d'accorder aux gens le mot de citadin, dont l'usage se perd, et qui pourtant les désigne non seulement comme des habitants de la cité, mais comme des habitués, des familiers du déplacement, du transport, de la foule, des



— Cité-jardin au Plessis-Robinson.

magasins, de la flânerie, des rencontres, que sais-je? Le citadin est un passant. Le citadin bouge tout le temps. Même si la rotation de ses opérations quotidiennes lui permet de rester piéton dans un espace restreint aux limites du pas humain, sa ville exige, pour une raison ou l'autre, à un moment ou l'autre, qu'il effectue de plus longs déplacements. Il en franchit aussi les «portées» autant de fois que nécessaire. Force nous est de le comprendre comme un homme coutumier du mouvement.

La jardinerie

La ville, c'est d'abord un mouvement, dit Braudel, le mouvement des hommes et des marchandises. Il y a ville

Les Annales de la Recherche Urbaine n° 64, 0180-930-1X-941647116 © METT

dès qu'il y a marché, ajoute l'historien parlant des âges anciens. La morphologie des villes a changé ces dernières décennies. Les marchés se sont implantés à la périphérie, le long des nouveaux boulevards de ceinture, sous forme de «grandes surfaces» où l'on peut commodément charger sa voiture. Ils n'ont pas, pour autant, parfois, tué les vieilles halles ni les rues commerçantes, de sorte que si l'on ne s'écarte pas assez du centre dans des villes moyennes comme Le Mans ou Cholet, on peut les croire immuables. On sait qu'il n'en est rien dès qu'une nécessité vous expédie sur la ZUP, la ZAC ou la Rocade, bref dans ces nouveaux faubourgs appelés zones industrielles qui proposent tous les équipements de la vie moderne. On y découvre aussi une jardinerie.

Ce mot, daté, selon le Petit Robert, de 1974, désigne «un magasin de grande surface où l'on trouve tout ce qui concerne le jardin». Contrairement à la graineterie de la rue de la Cathédrale, plutôt réservée aux amateurs éclairés, habiles aux semis, il s'adresse à un large public, en offrant, outre du matériel et des outils, une profusion de plants élevés en conteneurs et prêts, des fleurs aux arbres, à être repiqués en presque toutes saisons. Large espace ouvert aux déambulations, spectacle végétal renouvelé, la jardinerie se lit d'un triple point de vue : elle est à la fois une invite permanente à se livrer, sans complexe, à l'expérience des plantations et le témoin irrécusable d'une importante activité dans ce domaine; elle pose donc la question des rapports que les citadins entretiennent avec les plantes cultivées.

Le souci des plantes cultivées

Le lien étroit qui unit l'homme aux plantes cultivées dure depuis le néolithique. On ne saurait le croire disparu, ou dévolu aux seuls agriculteurs ou encore aux vieilles générations. Il n'est que de voir le lilas et le rosier grimpant dans les interstices du tissu urbain, les jardinets soignés dans les mailles plus lâches des zones pavillonnaires, le jardin en pois de la concierge dans la cour et ces cours nouvellement réaménagées d'un décor végétal, sans parler des chèvrefeuilles agrippés au rebord des fenêtres, des géraniums de balcon et des «plantes d'intérieur», espèces tropicales dont le choix s'élargit chaque année grâce aux recherches des obtenteurs. Certes le lien demeure, d'autres signes le prouvent. Les architectes du nouvel urbanisme ménagent des bacs et des terrasses aux fins de plantations (bien que les jardins suspendus ne soient pas une nouveauté dans les civilisations urbaines), et les paysagistes (mot créé vers 1970) apportent grand soin à l'aménagement végétal des entrées de villes. Habiles dégradés de frondaisons, alternance de feuillus et de conifères, alignements de bosquets séparant les voies, ronds-points fleuris apparaissent comme le seul recours pour estomper ou réparer le paysage industriel.

Mais par quel biais saisir ce lien, comment embrasser d'un coup plusieurs observatoires pour en avoir une vision claire? Alors qu'il peut se manifester de tant de

façons : épisodique, ténue, contemplative, intellectualisée, symbolique, pleinement réalisée ou au contraire dans l'indifférence affirmée, par exemple chez les enfants des HLM qui jouent néanmoins dans des espaces verts.

Les jardins publics

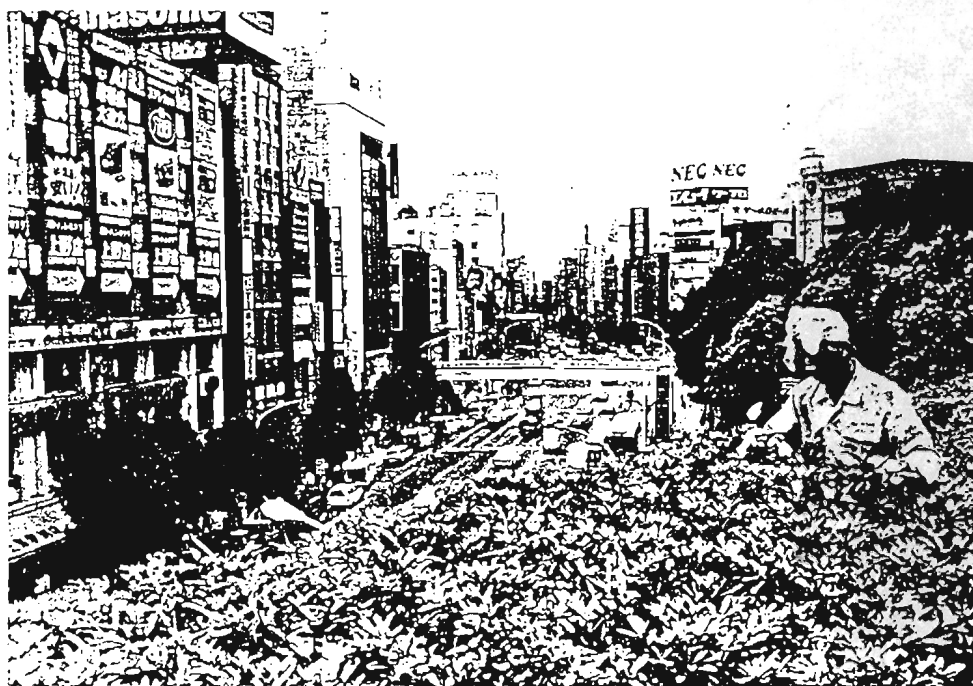
Les jardins publics ne sont pas étudiés du point de vue du rapport des usagers aux essences végétales, au savoir botanique, aux odeurs et aux couleurs, à la terre remuée, au spectacle des jardiniers transformant une plate-bande. (ceux du Jardin des Plantes sont assaillis de questions). On ignore si les parcs urbains exercent une influence, si les gens qui les fréquentent soignent aussi des plantes ou viennent seulement y respirer. Quand ceux de Paris furent créés sous Napoléon III, la ville était au bord de l'asphyxie. Les jardins font baisser la fièvre urbaine. C'est pourquoi, malgré la spéculation régnante, on en prévoit souvent un (plus petit que ce qu'il devrait être) dans les nouveaux quartiers. Ils sont contraignants cependant, réservés à la vue et non au toucher, cheminement disciplinés. Signe des temps, dans le jardin neuf qui longe l'avenue Daumesnil la pelouse n'est pas interdite, semée sans doute d'une graminée plus résistante que le gazon anglais. Et les femmes arabes enlèvent leurs chaussures pour aller s'y asseoir, jambes jointes et pieds nus, à côté des petits enfants.

Le potager

Autre lieu non étudié par les sciences sociales, la foire de Paris offre, en un temps record et un espace restreint, un vaste champ d'observation, entre autres sur les chalands et les marchands, les rapports ville/campagne. Il faut voir les visiteurs, sur le coup de midi, effectuer un pèlerinage dans les stands régionaux, aller des rillettes de Touraine au jambon de Béarn, goûter le fromage corse et le miel de Sologne. Il s'agit là de gourmandise direz-vous. Pas du tout; ce serait plutôt une manière fantasmagorique de digérer sa nostalgie. Devant leur contentement je repense à Braudel s'interrogeant sur les raisons, indécélables, du choix de Paris comme capitale, quand tout était possible au XVe siècle et que Lyon était riche; s'interrogeant aussi sur une vocation maritime quelque peu ratée malgré trois façades sur la mer, et concluant que si la capitale est bien assise au milieu de sa plaine à blé, c'est que les Français sont profondément paysans. Je laisse à l'historien la responsabilité de ce jugement, mais remarquons que nul ne s'étonne que le salon agricole se tienne à Paris et qu'il faille y transporter le bétail vivant, le fourrage et *tutti quanti*. Je poserais en outre volontiers au passage l'hypothèse d'une certaine prédilection en France pour le potager.

Les rurbains

Les vrais paysans, pendant ce temps, s'urbanisent dans leurs mentalités. Il n'est plus nécessaire de les



Tokyo.
Le jardinier du Parc d'Ueno.

convaincre, comme dans les années 30, d'user des commodités de l'ère industrielle. Si, à l'automne, ils arpentent les guérets, le fusil cassé au coude, et accrochent encore, en trophée, les queues des renards tués au volet de la cuisine, ils ne fabriquent plus rien pour leur consommation et s'approvisionnent, le samedi, dans les supermarchés des villes proches, participant ainsi des foules urbaines. Certes, ils ont un autre rapport à l'espace, à l'horizon, à la terre, emblavures et pâturages, à la nuit, au silence et à la solitude, au climat. Ne confondons pas tout. Mais gardons-nous des dichotomies rassurantes et ô combien réductrices, et conservons la souplesse mentale des aller et retours, conformément à la réalité, si nous voulons comprendre l'évolution des mentalités.

Aller au jardin

Une chose est certaine : Si un citadin-jardinier amateur ne dispose pas d'un lopin auprès de sa maison, il se déplace pour rejoindre son jardin où que celui-ci se trouve situé. Il y va à pied, comme à Besançon, en bordure du Doubs derrière les remparts, ou à vélo comme pendant la guerre, ou en train comme à Budapest, et en voiture le plus souvent, de préférence munie d'une galerie, couvrant de longues distances chaque week-end.

Les professions jardinières

Le jardinage professionnel représente un énorme marché en extension, à la fois cause et conséquence d'une intense activité économique : accélération des recherches en horticulture qui ne cesse de produire de nouveaux hybrides plus résistants à la maladie ou au froid (on dispose de 7 000 plantes de plus qu'il y a trente ans) ; développe-

ment des pépinières, extension des modes de distribution, spécialisation (25 000 plantes sont répertoriées et indexées par département en regard des pépiniéristes qui les cultivent) ; création et production artisanales et industrielles dans les domaines annexes que sont : meubles, parasols et girouettes, poteries, bacs et fontaines, pavages et bordures, serres, abris et treillages, gloriottes et pergolas, bassins, piscines et vérandas, arrosage, éclairage, etc. sans compter les produits chimiques spécifiques. La concurrence internationale joue sur le matériel (motoculteurs, tondeuses, débroussailluses). La gamme des outils et accessoires, électriques, thermiques ou manuels, s'enrichit constamment de nouveautés. Qu'il s'agisse des multiples têtes de pistolet pour jets en douceur ou sur lance et du dévidoir à tuyau mural avec guide, de bêche automatique, de tondo-broyeuse, de bineuse électrique, de coupe-bordure sans fil, ou de pulvérisateur sur roues, ils sont tous conçus pour atteindre à l'efficacité en ménageant l'effort et la fatigue des utilisateurs. Plus de légèreté, moins de ramassage. Les jardiniers du week-end doivent accomplir les tâches en peu de temps et éviter la déception devant un résultat qui aurait trop à souffrir de leur absence. D'où un choix de plantes et d'outils adaptés à la condition citadine.

Les jardins sont à eux seuls un phénomène social total. Les aborder par le biais d'une étude économique si possible exhaustive serait un bon moyen pour envisager l'ampleur de la question.

Un art urbain

Que nombre de ces jardins urbains soient situés à la campagne ne trouble en rien notre propos. Car c'est à partir des villes que s'est développé, et se développe toujours,

l'art du jardin. C'est à la ville que l'on rêve d'air libre, c'est elle que l'on quitte l'été venu. La campagne se rêve depuis que les villes existent, c'est une constante de la culture occidentale depuis l'antiquité. Le jardin est un lieu de méditation et de spiritualité. Il doit réaliser une harmonie entre la pensée humaine et la nature. Ce rêve de nature civilisée a donné lieu à des interprétations différentes : les auteurs associent généralement les jardins italiens à l'humanisme, les allées rectilignes et les broderies de buis françaises au rationalisme et au pouvoir absolu, et la prédilection anglaise pour l'étendue de gazon et la fusion avec le paysage alentour, à l'universalité et la démocratie. L'art du jardin a, depuis la Renaissance, mobilisé jardiniers et architectes ainsi que des moyens colossaux dont disposaient les princes, en Toscane d'abord, où ceux-ci créèrent les premiers jardins botaniques pour multiplier les végétaux rapportés à la cour par les navigateurs, puis en France où ils furent imités dès le XVI^e siècle. Louis XIV envoya des botanistes en mission dans les Amériques, fonda, à des fins d'enseignement, ce qui devint le Jardin des Plantes, et, autour des châteaux, suivant l'exemple de Versailles, de beaux jardins furent créés dont certains se visitent toujours. Cent ans plus tard «de riches particuliers» faisaient de même autour de leur résidence d'été, et au XIX^e siècle, qui vit l'essor du modèle anglais, les acclimateurs et sélectionneurs étaient organisés en grandes firmes dont certaines demeurent vivantes, double preuve de la démocratisation du jardin d'ornement.

L'élan initial se poursuit de nos jours au cœur de la société, toujours sous-tendu par une idéologie à la fois philosophique et didactique, une exigence rarement aussi clairement exprimée que lors des créations de paysagistes exposées au parc de St Cloud en mai dernier, manifestation dont le mot d'ordre était : voir, acquérir, apprendre.

Les ouvrages sur les jardins contemporains omettent rarement la référence à l'histoire, illustrée de photos de Vaux-le-Vicomte et de la villa d'Este, offrant ainsi, non pas, évidemment, des modèles à reconstituer sur de petites parcelles, mais un rappel constant de ce à quoi cet art fait appel : géométrie, perspective, volumes organisés, paysage calculé.

Un effort d'harmonie

Tout jardinier tente au moins de réaliser une certaine harmonie à laquelle pourvoit heureusement parfois, en dépit de ses maladresses, la poussée végétale. L'effort pour se conformer à ces idéaux, dont il faut, au fond, sauf appel au paysagiste, découvrir soi-même les clefs, est souvent lisible, que les allées soient rectilignes ou serpentent à l'anglaise, que la composition des parterres soient en mosaïque ou en *mixed border*. Bien que le résultat soit diversifié, chacun étant soumis, outre ses goûts et les influences reçues, aux contingences de la réalisation, ces campagnes rêvées, à vocation ornementale, peuplées

d'essences exotiques, visibles un peu partout, possibles à moindre frais, diffusent doucement leur urbanité jusque dans les cours de ferme (herbe tondue aux abords, auge de pierre ou vasque de plastique fleurie) et chez les fermiers retraités au bourg (haie de *cotoneaster* taillée au carré séparant le potager du sumac de Virginie isolé sur pelouse).

Mais il ne faudrait pas croire que l'âge moderne introduise un divorce au sein du végétal. Comme on rapporta en même temps du Chili le fuschia et le fraisier à gros fruit, comme les potagers paysans ont toujours contenu des dahlias et des roses, des fleurs à offrir, de même, à l'heure actuelle, le concept de jardin suppose que l'on cultive aussi des arbres fruitiers et un coin de potager, le *nec plus ultra* exigeant que le potager compose avec des fleurs sans rigidité, et même que laitues et choux soient hissés au rang ornemental. Le jardin contemporain exprime, comme par le passé, la montée du niveau de vie et témoigne, avec une remarquable continuité, du lien spirituel qui unit l'homme, fût-il de la ville, avec les plantes cultivées. N'est-ce pas cela que signifie, symboliquement, sous couvert de conseils à donner, l'émission de radio bien connue le samedi matin sur France-Inter?

L'information

La transmission des connaissances se fait par voie didactique, la pratique, hors profession, étant difficile à mettre en œuvre. La documentation écrite est très abondante. Outre les manuels, guides et encyclopédies on ne compte plus les ouvrages spécialisés sur les arbres, y compris taille et greffe, sur les herbes aromatiques, les vivaces etc., ainsi que sur les jardins eux-mêmes, selon les climats et les genres. La diffusion se fait évidemment à partir des villes sauf pour les catalogues des pépiniéristes directement expédiés aux clients. L'amateur peut également puiser son savoir dans des magazines émis à Paris, tirant à 250 000 exemplaires et disponibles en kiosque. Ces mensuels abondamment illustrés sont tous organisés de la même façon : ils dispensent au fil des saisons un réel enseignement (préparation du sol et amendements, soins aux plantes et multiplication), présentent des reportages sur des créations de paysagistes autour de riches demeures, proposent des modèles d'association de végétaux (harmonie des volumes et des couleurs), vantent les qualités d'une plante méconnue et examinent toutes les variétés d'une espèce (ce qui stimule le marché et incline à rompre la monotonie). Mais ils fournissent aussi d'autres types d'informations comme des indications bibliographiques, des nouveautés dans le matériel, des adresses de pépiniéristes spécialisés en bambous, pivoines, iris, etc. (certains jardiniers sont aussi collectionneurs), et surtout annoncent les dates et lieux de toutes sortes de manifestations, qui sont autant d'incitations à sortir de chez soi pour acquérir des connaissances. La livraison en vrac de ces agendas permettrait de se faire une idée exacte de la variété des sollicitations et

d'en mesurer l'ampleur tout au long de l'année jardinière de février à novembre. Mais l'abondance étant fastidieuse à énumérer, je n'en donnerai qu'un aperçu, pour le seul mois de juin, classé par rubrique et excluant les expositions variées et les cours de jardinage distribués notamment sous l'égide de la Société nationale d'horticulture de France (SNHF).

Les visites

Sous le titre : Juin, mois des jardins, on lit : « La 7e campagne : "visitez un jardin en France" est lancée les 4 et 5 juin, orchestrée par différents ministères et relayée au niveau local. Elle vous incite à découvrir près de 1 000 jardins, certains ouverts au public à titre exceptionnel (minitel 3615 code VMF) ». L'un des magazines appâte le lecteur avec quelques exemples de créations récentes : jardin médiéval de Coulommiers, carolingien de Melle, de la corderie royale à Rochefort, méditerranéen à Grasse, labyrinthique à Parthenay ; et de plus anciennes comme les potagers de Versailles et de Villandry. Il joint une brochure de 190 jardins ouverts toute l'année, classés par département, avec photo, légende, adresse et téléphone.

Dans la capitale on peut visiter : les serres d'Auteuil les 11 et 12 juin pour les plantes d'Asie, le nouveau concept de jardin au parc André Citroën tous les samedis, les 9 000 rosiers de Bagatelle les 15 et 19 à 15 heures, au parc floral de Vincennes les géraniums le 8 et les vivaces le 29. Il y a deux journées portes ouvertes aux Tuileries le 4 et le 5 avec visite ornithologique à 9 heures. Rendez-vous devant la grille d'honneur.

A Aix-en-Provence, il y a un concours d'épouvantails à la jardinerie du 6 au 9 et au parc d'Albertas deux journées consacrées aux plantes méditerranéennes le 11 et le 12.

A Caen, les floralies de la paix jusqu'en septembre : une roseraie et des jardins sur 23 ha dont un nouvel espace créé sur l'ancienne décharge.

A Coex en Vendée (près de la mairie) : un parc floral de plantes odorantes sur 2 ha.

A Créteil : jusqu'au 18 juin, la bibliothèque raconte les jardins familiaux. Soirée débat le 4. Visite des serres municipales, initiation au jardinage pour enfants.

A Hyères, le 12 : Fête des plantes et journée des palmiers.

A Limoges, le 11 : présentation des produits de l'agriculture biologique par le groupement des agrobiologistes du Limousin. Conférence du professeur Lecerf de l'Institut Pasteur de Lille.

A Mulhouse : visite de la collection d'iris au parc botanique, le 1er juin.

A Perpignan (route de Nyls) a été créé sur trois ha un parc floral exotique. Reconstitution de paysages d'Afrique, d'Asie, d'Australie et du Mexique. Accueil des classes d'enfants sur rendez-vous.

A Rouen : exposition de fuschias.

Les marchés et bourses de plantes

Ils ont lieu en divers endroits, et certains pépiniéristes ouvrent les dimanches de juin. Annonce encadrée avec photo : Cette année les botani-folies se tiendront en Bretagne les 18 et 19 chez X à Lannelec, 56270 Ploemeur, sortie autoroute, etc.

Les stages

De botanique et d'astronomie en Haute Maurienne, de biologie végétale à Chantilly ; à Hérouville-St Clair, comment créer et entretenir une mare ; à Hendaye et Sabres, sur l'entretien des arbres fruitiers ; à Orléans, travaux sur épicias et soins aux bonsaï ; Ikebana à St Cyr en Talmondais (Vendée).

Les voyages

Ce sont des voyages d'études de jardins publics et privés. Sont annoncés : l'Angleterre du sud et la Côte d'Azur pour la fin du mois, New York/Boston en septembre, la Belgique en octobre «chez Jacques Wirtz, le paysagiste qui a gagné le concours du Carrousel à Paris», et le Japon en novembre.

Voici donc de quoi saisir d'emblée la pression exercée sur les amateurs, l'incitation à aller parfaire leur connaissances *de visu*, et les déplacements qui en découlent. Notons l'intérêt porté aux enfants, également présent dans les indications bibliographiques non mentionnées ici. Il convient d'initier assez tôt les petits citadins.

La passion des plantes dans la ville

Ces chemins buissonniers, tracés par une pensée urbaine, ne nous écartent guère des villes non plus qu'ils n'égareront notre réflexion. La passion des plantes, qui semble se répandre, pose au contraire, à nouveau, le problème de l'urbanisme. On dirait que plus la campagne recule aux lisières des villes distendues, plus celles-ci s'équipent en jardins botaniques et organisent des manifestations florales comme pour retenir les citadins d'aller combler ailleurs leur besoin végétal. Mais paradoxalement, ce faisant, elles raniment peut-être un désir latent ou éveillent l'envie de s'octroyer le plaisir d'élever soi-même des plantes, un plaisir innocent et paisible en ces temps tourmentés. Dans cette hypothèse les jardins municipaux et les visites guidées auraient pour conséquence de renforcer les déplacements pendulaires, chacun trouvant un peu de terre quelque part. Il serait grand temps de cesser de se représenter les villes comme des espaces *intra muros* et de penser davantage l'urbanisme en termes de porosité des frontières, de fluidité des mouvements. Or on encercle les grandes agglomérations de boulevards périphériques successifs. Pour remédier à la difficulté des sorties, on élargit l'unique accès autoroutier mais on

a supprimé d'anciennes petites voies de pénétration. Seule une plus grande perméabilité, sans doute désormais irréalisable, résoudrait les allées et venues de fin de semaine hors du cadre bâti.

Il n'y a guère de solution. Quelques jardins en terrasse ne concerneront jamais que des privilégiés quand des mesures de campagne sur un bout de terrain contentent encore beaucoup de monde, d'autant que les impasses et les brèches du vieux tissu urbain sont rondement colmatées de constructions en blocs. L'étalement infini des parcelles individuelles aboutirait à une non-ville, à l'américaine, ce qui est refusé par attachement au passé. A moins de rompre avec la mémoire, de se délivrer de l'archaïque ancrage au sol, de libérer l'espace en ne construisant plus qu'en troisième dimension, celle du

troisième millénaire, sous terre et dans les airs. On peut très bien imaginer remonter des profondeurs dans un ascenseur qui conduirait aux jardins, ou bien cultiver sous les pylônes des maisons suspendues, comme l'a depuis longtemps proposé une architecture futuriste, jusqu'alors restée dans les cartons. Car ni l'industrialisation, ni la densification urbaine, ni les formes actuelles de la modernité, n'empêcheront que se manifeste ou ne ressurgisse le désir de garder avec les plantes cultivées le lien à la fois spirituel et sensuel qui appartient au fait humain. On peut même escompter l'effet contraire, déjà visiblement amorcé. ■

Colette Pétonnet

BIBLIOGRAPHIE

A.G. Haudricourt, *L'homme et les plantes cultivées*, A.M. Métaillé, 1987.

F. Braudel, *L'identité de la France*, Arthaud-Flammarion, 1986.

• *Architecture des jardins en Europe*. Taschen.

M. Ragon, *Histoire de l'architecture*, tome 3, Casterman, 1978.

• *Végétal et entrées de villes*, CETUR, 1993

C. Pétonnet, «Entre nostalgie et prospective, le temps présent», in *L'Etat de la France*, La Découverte 1989.

Colette Pétonnet, anthropologue, est directeur de recherches au Centre national de la Recherche scientifique. Elle enseigne à l'Université Paris X-Nanterre et dirige le laboratoire d'anthropologie urbaine.